

Arts et scènes

«Je suis un moine comme les autres»

Matthieu Ricard, fils de l'intelligentsia parisienne, moine bouddhiste, révèle ses qualités de photographe dans «Un demi-siècle dans l'Himalaya»

Cécile Lecoultre

Immunisé par une sérénité légère, Matthieu Ricard s'amuse. Le Parisien publie ses clichés en artiste accompli. «Péché d'orgueil? Il n'y a pas de joie dans la vanité. Je ne vais pas faire semblant de me désintéresser de ce travail. Sans me faire mousser, après un demi-siècle dans l'Himalaya, je commence à être mieux. Je voulais offrir cet état en partage.» Ses images retracent l'initiation de ce fils de l'intelligentsia bourgeoise à la sagesse des lamas. «Ces maîtres, rencontrés à 26 ans, ont éclairé mon chemin. A la dure d'abord, sept ans sans chauffage, toilettes ni confort. Bon, je n'ai jamais possédé de terres, de maison ou de voiture. Attention, je n'en conçois pas de traumatisme. De la gratitude



Matthieu Ricard
Moine bouddhiste

plutôt. Depuis dix-sept ans, je peux mettre en œuvre des projets humanitaires, au service de 300 000 personnes désormais.»

Son parcours singulier illumine des images somptueuses d'esthétisme organique et d'humanité sensible. «Cette voie s'est imposée. Jeune homme, je portais un curriculum vitae bariolé de physique, de science quantique, de l'enseignement des érudits, philosophes, etc. Le bouddhisme, par son approche empirique des mécanismes de souffrance et de bonheur, m'a invité à un accord. Car il comble le fossé entre apparences et réalité, autorise une remise en question. Au contraire, par exemple, d'un texte comme la Genèse: fabriquer le monde en six jours, la science l'indique, c'est du baratin.» Mais d'insister, toujours en quête d'harmonie: «Le cœur, les émotions demeurent identiques au ressenti de Platon.»

Le citoyen du monde

Matthieu Ricard compose avec les civilisations, tendu comme un seul homme vers la compréhension des peuples. «Je suis un moine comme les autres... sauf



Le pic du Jitchou Draké (6989 m) se reflète dans le lac Sophou, à deux heures de marche du camp de base. MATTHIEU RICARD

pour les touristes français!» Reste que le citoyen du monde ne se complait pas dans le détachement. Ainsi de la tragédie des Rohingyas, qui se déroule en ce moment même en Birmanie. Face au «nettoyage ethnique» - près de 500 000 Rohingyas fuyant à la nage, en bateau ou à pied depuis un mois - le compagnon du dalaï-lama ne se dérobe pas. «L'armée, les généraux ne s'appuient pas sur le bouddhisme, qui ne trouvera jamais d'excuse au meurtre, qu'il soit commis dans un contexte guerrier ou non. Ces

exactions sont inacceptables, et cela n'est pas négociable. Soldat et bouddhiste, ça ne colle pas. Regardez l'histoire! Cette religion n'a jamais appelé à la croisade ou poussé à la conversion.»

Et de rappeler la complexité des circonstances historiques. «Aung San Suu Kyi (ndlr: la leader birmane, Prix Nobel de la paix, attaquée par l'opinion internationale, a finalement, fin août, dénoncé «un iceberg de désinformation» sur la situation des Rohingyas) se retrouve dans une position intenable. «Le silence vaut-il le prix

du pouvoir?» s'interroge Desmond Tutu. Au-delà, la règle bouddhiste de non-violence est immuable. Y déroger, c'est perdre instantanément l'état monastique.»

Le photographe n'immortalise pas cette actualité brutale. «Certains m'en veulent de m'en tenir à la beauté. J'aime me relier à ces sourires d'enfants ou de vieillards. D'autant que la misère de la planète diminue depuis cinq siècles. Le déclin de la violence, des conflits, est globalement indéniable. Lisez Steven Pinker, il n'écrit que ça.» Mais l'adversité surgit déjà, gravissime.

«Le seul défi, c'est l'environnement. Nous réagissons de manière émotionnelle au danger immédiat. Nous n'envisageons même pas des actions à moyen terme. Car à Paris ou en Suisse, nous nous portons bien. Pourtant, nous en sommes à la sixième extinction des espèces. Imaginez ce qui nous pend au nez.» A méditer en contemplant la magnificence de l'Himalaya.

«Un demi-siècle dans l'Himalaya»
Matthieu Ricard, Ed. de La Martinière, 352 p.

Spectacle

«ZUP» ferme ses portes et démonte son diamant de sapin blanc

Les cendres de la dernière représentation sont encore chaudes que déjà, les ouvriers s'affairent. Dès jeudi matin, ils se sont attaqués au démontage du pavillon éphémère qui a abrité le spectacle ZUP sur le skatepark de Plainpalais du 20 septembre au 11 octobre. L'immense structure de sapin blanc en forme de diamant est démantelée pièce par pièce et transportée à Bussigny, où elle sera entreposée jusqu'à sa prochaine utilisation. «Nous sommes en pourparlers pour remonter le spectacle ailleurs», commente Michel Gaud, président de la Compagnie Urbaine et promoteur du projet. «Il n'y a pas d'accord signé, mais l'intérêt est vif en Allemagne,



Michel Gaud (en haut) et Nicolas Musin forment déjà différents projets d'avenir pour «ZUP». LAURENT GUIRAUD

aux Etats-Unis, à Londres (au Barbican Center) et même en France, à Montpellier, à mon grand étonnement.» Les pays latins par contre n'ont pas été séduits par ce métissage entre les arts et sports de rue. L'homme d'affaires, qui a réalisé avec ZUP «un rêve un peu fou», comme il le dit lui-même, et fait ses premiers pas dans l'univers du spectacle, a gagné son pari: dix-sept représentations, dont une supplémentaire intercalée à la dernière minute, et une salle de 700 places pleine chaque soir. «Nous avons accueilli 13 000 spectateurs. Au départ, je voulais une jauge de 900 personnes et 21 représentations. Tout le monde m'a dit que j'étais complètement dingue, qu'à Genève, ça ne marcherait

jamais aussi bien que ça. Eh bien, on y serait arrivé sans problème!» Avec «un budget global de 4,3 millions de francs, le risque économique était important, mais le plan financier a été respecté». Pour Nicolas Musin, directeur artistique de ZUP, chorégraphe et scénographe, «le fait d'avoir monté un projet global, mêlant danseurs et riders, et amené un théâtre dans un skatepark» a été la clé du succès. Reste à rentabiliser le spectacle en l'exportant. «J'ai déjà commencé à dessiner un décor de skatepark que nous pourrions installer dans un théâtre. Evidemment, en tournée, nous devrions nous limiter à une troupe de 25 à 30 personnes - et non pas 42 comme à

Genève», déclare Nicolas Musin. La difficulté pour les deux hommes consiste maintenant «à pérenniser leurs partenaires privés afin qu'ils financent l'adaptation de ZUP à l'étranger». En outre, Présence Suisse et l'Office fédéral de la culture les ont déjà assurés de leur soutien si des projets à l'étranger devaient aboutir. En attendant, le pavillon éphémère devrait sommeiller un bon moment dans son entrepôt vaudois car, selon le directeur artistique, «adapter ZUP à un nouvel environnement théâtral prendra à peu près un an». A terme, la Compagnie Urbaine aimerait se sédentariser et poser ses pénates de bois quelque part, à Genève sans doute. **Pascale Zimmermann**